

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 21 (1953)
Heft: 12

Artikel: Amour et temps
Autor: Talbot, Serge
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570593>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

AMOUR ET TEMPS

«L'âme est plus où elle aime qu'où elle entretient la vie, mais se retrouve d'autant plus parfaitement qu'elle s'est perdue davantage en ce qu'elle aime.

St Augustin.

Ce qui frappe peut-être le plus dans les analyses contemporaines de l'amour c'est l'affirmation de son caractère spirituel irréductible et l'effort pour définir sa structure métaphysique. A la théorie de Freud, qui prétendit dériver de l'instinct sexuel tous les aspects de la vie amoureuse, Max Scheler reproche d'être une «spéculation à la baisse» qui s'acharne à expliquer le supérieur à partir de l'inférieur. Selon lui, l'amour est une réalité psychique originale et ne saurait se ramener au plaisir des sens. Il a pour caractéristique d'être non pas un état, mais une visée, un acte spirituel, et de porter sur des valeurs. L'amour tend à «élèver la personne aimée au plus haut degré de valeur positive possible», à considérer en elle ce qu'il y a de meilleur. C'est dit Scheler «un mouvement dans lequel tout objet individuel et concret où s'incarnent des valeurs est élevé aux plus hauts degrés des valeurs qui lui sont accessibles». Ce sentiment ne résulte pas d'une connaissance préalable: c'est lui qui nous révèle dans son objet une valeur spirituelle unique et irremplaçable. Cette intuition n'implique une acceptation des limites de l'être aimé, mais plutôt une impatience de ces limites: car la valeur unique qui brille en lui n'est pas immobile et l'amour de l'amant est un appel à la liberté de l'aimé pour que celui-ci ce dépasse et égale sa destinée aux promesses latentes et indéfinies que l'amant découvre en lui. C'est pourquoi Jaspers a pu dire que tout amour authentique est une lutte, parler d'amour en lutte et de lutte d'amour.

Ainsi, pour la phénoménologie, l'amour est un choix. Il vise des valeurs personnelles, et non, comme le disait le Socrate platonicien du Banquet, la Beauté intemporelle et impersonnelle à laquelle participeraient les beaux corps et les belles âmes. Il y a donc un mystère du choix, et le problème des rapports de l'amour et du temps va se présenter d'une façon dramatique: le choix amoureux s'opère dans le Temps et s'adresse à un objet éminemment temporel. Notre choix est-il déterminé par les expériences de notre passé ou est-il fonction de notre «projet», de notre visée vers l'avenir? L'objet aimé tient-il son prestige d'un passé coloré d'une lumière de légende ou de l'avenir dont nous rêvons? Cherchons-nous en lui une perfection que nous aurions perdue, ou le secret de notre propre destinée? Telles sont les questions sur lesquelles des ouvrages récents nous invitent à réfléchir.

L'ouvrage de M. Ferdinand Alquié: Le Désir d'éternité (P.V.F.) contient en sa première partie, une théorie des passions qui rafraîchit le tableau qu'en avaient tracé les moralistes anciens. Certains psychologues soutiennent que la passion, qui se moque de la morale et de la société constitue une revanche de notre personnalité réelle de nos tendances les plus profondes. Stendhal dit que l'amour consiste à «chercher un être avec qui on puisse suivre tous ses premiers mouvements, sans songer

jamais aux convenances». Les passions seraient donc des actions, elles exprimeraient les tendances les plus profondes de notre être. M. Alquié rejette de telles conclusions.

Même pour le sujet qui l'éprouve, la passion n'apparaît pas comme une volonté. Elle est subie. Il semble que des forces étrangères nous traversent, nous conduisent. Melle de Lespinasse écrit à M. de Guibert: «Vous avez tout rempli: le passé, le présent et l'avenir ne me présentent que douleur, regrets et remords; eh bien, mon ami, je pense, je juge tout cela et je suis entraînée vers vous par un attrait, par un sentiment que j'abhorre».

Comment une de nos tendresses peut-elle ainsi nous donner l'impression d'être par nous «subie»? C'est parce que la prépondérance de la tendance passionnelle n'est qu'illusoire. Le passionné s'abuse, il ne tient compte que d'une tendance, il oublie les autres. Il est livré aux impulsions, aux sollicitations immédiates; il ne peut résister à l'appel du présent en considération de l'avenir: «Pour l'ivrogne, l'essentiel est de boire sur le champ; pour le joueur, l'essentiel est de courir au casino». Mais d'où vient cet affaiblissement de la puissance normale de la représentation de l'avenir sur la conduite humaine? Il tient à l'accroissement anormal de la puissance du passé; le passionné est l'esclave de son passé, de ses habitudes, de souvenirs inconscients qu'il ne parvient pas à localiser, de craintes, de vexations anciennes qui le troublent encore. «Mais ces souvenirs n'étant pas conscients et tirés au clair, il faut sans cesse recommencer les actes qui les pourraient apaiser».

Ainsi «l'amour n'est souvent que l'invincible habitude d'une présence devenue nécessaire à notre cœur. Le coup de foudre même n'est, maintes fois qu'une reconnaissance plus ou moins claire. L'être qui nous émeut ne nous semble-t-il pas que nous l'avons connu jadis: «Nous sommes réunis par delà le passé» dit Eluard. La psychanalyse se nous invite à voir dans l'orientation de notre vie amoureuse l'effet d'un appel d'émotions anciennes qui demandent à revivre. L'attrait exagéré du passé nous ferme aux sollicitations de l'avenir. La force des premières émotions, qui seules ont donné un sens précis à nos tendances, nous oriente mécaniquement vers la recherche et le renouvellement des expériences déjà faites. La domination de l'habitude et le prestige de la mémoire expliquent la genèse de la passion. L'amour est refus du Temps.

Ainsi le Jean-Paul de Marcel Guersant évoque «des expériences fatales qui ont eu sur lui le plus détestable influence, et l'ont laissé dans un état déplorable à l'égard de la femme» (p. 121). A douze ans il sent du désir pour la petite fille de la concierge, mais cette première tentative se termine fort mal. «Elle est partie en courant comme une folle et en hurlant: «Il m'a montré son machin! Il m'a montré son machin! Quel cochon! ...» Inutile de vous dire que j'ai pris quelque chose de soigné.. Ce jour-là, j'ai juré que je ne commencerais jamais. Hélas, j'ai tenu parole». (p. 207.)

«La thèse de M. Alquié, écrit René Nelle, a fort bien isolé la fausse éternité de la passion — ou plutôt le passé éternisé de la véritable idée d'éternité, qui est celle où se projette la liberté de l'action. Mais n'y a-t-il pas des cas où il paraît essentiel à la passion... de projeter aussi un

avenir «illusoire», un avenir mythique? La passion ne serait-elle pas doublement mythique, subissant à la fois l'aimantation du présent par un passé feint et par une éternité rêvée? Le passé pour déterminant qu'on le suppose, *ne projetterait-il pas un destin subjectif?*» (René Nelli. L'Amour et les Mythes du Coeur. Hachette).

M. Nelli aborde ce problème en cherchant à expliquer le choix passionnel qui, pour être presque toute la passion, n'en demeure pas moins insolite. Il reproche à M. Alquié ce que Adler a reproché à Freud: d'avoir fait la part trop belle aux causes efficientes, à l'action du passé, et sacrifie la finalité». On rend les faits signifiants selon ce qu'on est soi-même inconsciemment». Il faut, selon Adler tenir compte de l'orientation générale des phénomènes psychiques, qui est fonction de la volonté de puissance. Il faut, selon Nelli, tenir compte de «l'intention» de la vie, du pressentiment de son destin. «Cet élan originel balaie les accidents «historiques» qui ne correspondent point à sa ligne générale, les oublie, ou, au contraire donne toute leur signification à des faits, peu importants en apparence, qui se sont produits dans le premier âge. Il y a des jeunes filles qui ont été l'objet, dans leur enfance, de manœuvres louches et qui n'en ont pas contracté de répulsion pour les hommes, ni de dégoût pour l'acte sexuel; des garçons qui ont été courtisés homosexuellement et qui ne sont pas devenus homosexuels par la suite. Au contraire, chez d'autres la seule vue d'un animal blessé, la vision rapide d'un sexe de vieillard, a pu déclencher plus tard des troubles graves. On ne dira jamais assez avec quelle indifférence, avec quelle faculté de détachement, les hommes et les femmes peuvent traverser les circonstances les plus significatives, si leur nature est rebelle à l'entraînement qu'elles proposent; avec quelle attention suspecte, ils accueillent, au contraire, ce qui nourrit leur «destin».

Tommie, que Jean-Paul aimait à seize ans, n'était pas de son bord. «Il ne vint pas. Il ne vint jamais. Et depuis lors, dans un univers sans charmes, Jean-Paul cherche — ne sachant plus très bien si c'est un souvenir ou si c'est un espoir — un enfant blond et bouclé, en culottes courtes ou en golf, qui aurait les yeux bleus, le teint doré, le visage mince et le cou dégagé. L'enfant inoubliable et vrai dont il peuple ses rêves; l'enfant d'hier et celui de demain. Celui qui pour Jean-Paul, jusqu'à son dernier souffle, sera l'Amour» (Jean-Paul, p. 92).

Il semble que le héros de Marcel Guersant valorise après coup un épisode marquant de son adolescence, et reconstitue le passé d'une façon symbolique. Même le premier choc qui s'est gravé dans sa mémoire était déjà tout son être. L'enfant inoubliable, dirait Nelli, c'est le destin, ou plutôt le pressentiment du destin de Jean-Paul «une image projetée par l'individu sur son avenir, qu'il se sent contraint d'anticiper de quelque manière selon le voeu de sa nature psychologique et peut-être physiologique». Alors que les autres passions choisissent, somme toute, leur objet sur estimation, celle de l'amour semble faire son choix contre tout intérêt, raisonnable. En réalité, il n'en est rien «Le choix passionnel s'opère en l'absence de toute raison, mais non point de toute détermination. Il est irrationnel, mais il reflète aussi ce qu'il y a de plus souterrain et de plus impérieux dans l'homme». Le passionné choisit l'objet de son amour selon le voeu de son être le plus authentique. En obéissant à son moi le

plus ténébreux, il a l'impression de manifester librement à propos d'un être réel, l'être subjectif qu'il porte en lui. C'est une loi de la nature que les types aient en eux-mêmes des germes de contre-types. En extériorisant le côté négatif de sa personnalité, l'ombre féminine et masculine d'une existence qui, comme lui Guersant rejoignant ici Nelli, «se projette naturellement par son contraire», le passionné a le sentiment d'extérioriser son destin pressenti qu'il croit de même nature que l'objet et que sa propre volonté d'amour «ce qui revient à dire que l'amoureux est toujours en définitive l'amant de son destin secret».

Alors que l'homme viril manifeste dans son amour la femme subjective qu'il porte en lui, le lieutenant Seblon, plus féminin, cherche dans le marin ce qui manque à sa propre perfection: «qui choisir parmi ces mâles? A peine aurai-je lâché l'un que je voudrai l'autre. Seule me calme la pensée qu'il n'existe qu'un marin: «Le marin». Et chaque individu que je vois n'est que la momentanée représentation — fragmentaire aussi, et réduite — du marin. Il en a tous les caractères: La vigueur, la dureté, la beauté, la cruauté etc., sauf la multiplicité. Chaque matelot qui passe sert à comparer le marin» (Jean Genet, Querelle de Brest, p. 263).

L'officier s'abandonne voluptueusement à un être de même nature que son destin. Son amour pour Querelle est dans son essence amour de la fatalité. Son destin strictement individuel, il l'identifie au destin de l'être aimé. Comme X. dit M. Nelli, le choix passionnel «c'est la volonté sourde d'échanger deux fatalités, et de faire coïncider, contre toute raison se servant inconciemment de l'amour pour réaliser cette destinée que l'objet aimé est sensé révéler et partager».

Les thèses que nous venons d'exposer se complètent plutôt qu'elles ne s'excluent:

1. Max Scheler a montré que l'amour est une visite, un mouvement vers les valeurs incarnées dans l'objet aimé: «La grâce de l'enfance incarnée dans Tommie, la vigueur, la dureté, la beauté (pour tout dire l'essence sensible du marin) incarnées en Querelle. Mais Scheler laisse dans l'ombre le problème du choix amoureux.

2. M. Alquié cherche l'origine du choix passionnel dans le passé et dans l'habitude, qui est la force du passé. Mais toute perception implique déjà un choix, et à tout instant, la personnalité choisit ses souvenirs, opère ce qu'on a appelé «La toilette du souvenir». En dépit de sa froideur. Tommie ne sera jamais oublié.

3. Cette attention suspecte, ou au contraire cette indifférence à l'égard du passé, s'expliquant, d'après M. Nelli, par l'intention de la vie, le pressentiment de son destin. La recherche d'un domaine perdu, celui de l'enfance pour Jean-Paul, celui de la virilité presque animale des premiers âges de l'humanité pour le lieutenant Seblon.

On pourrait cependant se demander si tout est mythique dans la passion. Les moments du temps sont loin d'avoir une égale valeur. On peut parfois, sans être irrationnel, sacrifier la totalité de l'existence pour un moment inoubliable, comme on peut préférer un seul ver à tout un poème. Et pourquoi, ne pas admettre même, avec Dostoïewsky; qu'il existe réellement dans la trame du temps des fissures qui nous laissent entrevoir quelque chose de l'Eternité? Pourquoi passer sous silence le

phénomène étrange, mais sérieusement établi par les métapsychistes, de la Voyance, qui dans les plus hauts moments de notre vie, devant l'Amour et devant la Mort, jette parfois sur notre avenir et notre destin des clartés peut-être inexplicables, mais non point illusoires.

En tout amour profond il y a quelque chose de divin. C'est pourquoi tout homme doit être jugé non sur ce qu'il aime, mais sur la façon dont il aime. Père, demande Fabrizio Lupo «aide-moi donc, toi, qui es Amour, à aimer. Aide-moi à me consumer dans l'amour, à ne pas redouter sa flamme, à ne pas craindre son ridicule, à ne pas tenter de l'attiédir, à ne pas l'avilir, à ne pas en trafiquer, à ne pas le perdre au fil des jours, à n'en faire part qu'aux plus dignes» (Carlo Cocciali, Fabrizio Lupo, p. 39). Serge Talbot.

Seul Dieu qui est Amour peut le condamner ou l'absoudre

Je te vois, mon ami. Il me semble que le passé va revivre, saturé de toute la puissance d'être. Face à l'image; je comprends cette étape, que tu viens de franchir, et j'accorde mon pouvoir aux forces ténébreuses qui sont en toi, pour exalter un souvenir.

La page se meurt, dans l'indifférence d'un songe, et les lignes oubliées, paraissent grises de leur encré séchée. Mais mon encré à moi est indélébile; et la page sur laquelle tu as écrit, est mon propre cœur.

Tu vis, dans cet insondable, où je te sens, et pour l'espace d'un instant, tu animes ce visage que je revois, face au miroir.

Comme un long cauchemar passe en ton orbe, ta main effleure ton front blème. Quelque murmure ancien captive de son languissant soupir ton oreille enchantée, et ta lèvre sensuelle et froide palpite prête à parler.

Mon ami — avons nous donc tissé dans l'éternité de l'amour, puisque je te sens, je te vois, je te sais et il me semble que je souffre. Dis-moi! Parle-moi! et mon oreille lasse de tous ces mots vides et colportés, retrouvera sa primitive attente pour écouter les paroles que tu prononceras.

Dis-moi qu'un songe anéanti, garde sa part des choses. Dis-moi que dans l'azur miroitant et désert une larme a tremblé, pour sceller un message. Dis-moi que rien n'est oublié, dans le domaine des ombres, et que tout est compté.

Face au miroir, je vois l'autre Visage, et l'étrange et captivant sourire qui est le tien, se figer dans l'expression demi-barbare d'une sécheresse impossible.

Je vois tes yeux se ternir, pour n'avoir pas à évoquer des songes délaissés. Je vois ton silence, s'ajouter au long silence des jours, et au silence plus profond encore des nuits à jamais enfuies. Mais je veux, de toute la puissance de mon être, t'entendre, ne serait-ce qu'un instant